

***Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ;
mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui,
nous nous ferons une demeure.***

Ce passage est tiré du discours de Jésus après la Cène. Il nous est difficile de pénétrer son langage qui a quelque chose d'intemporel. En fait il s'agit de nous, qui en ce moment-même, gardons pour la méditer la parole de Jésus. Jésus parla alors de ce qui se passe maintenant chez nous, de ce qui se passe en nous dans la mesure où nous l'aimons. Il s'agit de nous mais cela ne nous empêche pas d'avoir du mal à suivre la logique de ces propos. Depuis l'intemporalité de son amour, l'avant et l'après, la cause et l'effet, tout cela se mêle. Effectivement, pour nous aimer le Père n'attend pas que nous aimions le Christ. Il nous a aimés le premier, dira ailleurs saint Jean, de toute éternité, sans quoi nous n'existerions pas. Mais l'aimer nous fait entrer dans la logique de Dieu, dans cette nouveauté fondamentale qui dépasse toute raison. Aimer le Seigneur provoque surtout une expérience nouvelle. Ce n'est pas seulement un commencement, c'est : 'le' commencement. Soudain notre existence s'ouvre sur ce qui demeure depuis toujours, sur l'origine même de l'être. C'est comme plonger dans la joie originelle qui préside à toute la création.

Celui qui tombe amoureux connaît un peu cela : soudain les oiseaux chantent, le ciel est bleu, la lente et mystérieuse beauté des nuages devient passionnante, la pluie se change en fête et le quotidien se défait du triste vêtement de l'habitude. Certes le cynique raillera cette naïve hébétude, mais à votre avis : est-ce une illusion ou bien la véritable saveur de l'existence ? Pour celui qui aime et se sait aimé, la vie est tout autre ; son existence devient plénitude et légèreté en même temps.

Il y a celui qui a un coup de foudre, et il y a celui qui cultive cette conscience depuis son enfance. Il y a celui qui découvre cette existence nouvelle de manière subite et avec fébrilité ; et il y a celui qui la connaît depuis longtemps et s'il n'y demeure que rarement, il sait qu'il peut y revenir sans cesse, tellement cette vie-là est profonde et paisible. L'expérience de l'amour nous fait percevoir que l'être et l'amour coïncident secrètement. L'existentialisme optimiste de l'espérance chrétienne naît ici et nous délivre à jamais du triste dégoût de la vie.

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole ; mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure. La manière aujourd'hui de rencontrer le Christ ressuscité, c'est donc de retenir sa parole, la garder en soi pour y retrouver celui qui la prononce encore, là, au plus profond de soi-même. Notre existence devient comme l'effet d'une présence, d'une tendresse. La solitude est définitivement abolie. L'entrée en soi devient rencontre. Ce n'est plus seulement le Christ qui nous visite alors, mais le Père avec lui. *Mon Père l'aimera, nous viendrons vers lui et, chez lui, nous nous ferons une demeure.* Nous devenons un temple, une demeure, le lieu où Dieu respire. C'est ainsi que Jésus désire nous donner la paix, sa paix si particulière. Et notre cœur ne tient pas en place avant d'avoir goûté cela. Il est errant tant qu'il n'accepte pas d'être habité par la Trinité. Habité par la Trinité, comme nous le lui signifions à chaque fois que nous nous signons de la croix.

Le Créateur habite tout ce qui existe mais c'est en consentant à son amour qui nous crée, que nous pouvons le rencontrer enfin, au plus profond. Notre consentement, d'une certaine manière, ne le fait pas entrer du dehors mais lui permet de surgir du dedans, depuis le fond caché et inaccessible de nous-

même. Il s'agit de consentir pour vivre et sentir avec lui – *cum* en latin signifie avec –, consentir pour sentir avec lui. Car c'est bien notre corps qu'il habite alors et pas notre tête, nos membres et pas notre logique. Selon que nous obéissons à sa loi, notre corps l'abrite ou bien l'abîme.

Dans cette vie nouvelle que Jésus nous apporte, l'être et l'amour coïncident donc. La loi de Dieu n'est plus un précepte aveugle et froid qui humilie notre liberté. La loi de Dieu est toujours nouvelle, car elle est précisément cette parole prononcée par celui qui est l'amour et nous invite à aimer. Elle est là en nous, vivante, et si elle nous commande, d'une certaine manière, c'est parce qu'elle nous partage sa propre puissance. Jésus est en personne la loi qu'Israël a annoncée aux nations. Les Actes des Apôtres nous relatent la manière dont l'Église a pris conscience de cela. C'est par grâce, par pure gratuité que les hommes sont sauvés, et non plus par la circoncision. Il s'agit maintenant de vivre l'incroyable liberté du Christ ressuscité. Car s'il habite en nous, Jésus n'est pas pour autant figé et statique. Il va, il vient ; quand il semble partir, il élargit en réalité notre désir pour l'emmener jusqu'au Père. Il nous habite, mais il est aussi celui qui nous abrite.

Dans la Jérusalem céleste c'est lui, l'agneau immolé et toujours vivant qui est à la fois le soleil et le sanctuaire de la cité sainte. Jésus est la source de chaleur et de clarté : en lui, tous se comprennent et tout se comprend. Sa vie offerte en sacrifice rayonne sur les hommes qu'il rassemble dans l'immense sanctuaire de sa tendresse. Les images déconcertantes du livre de l'Apocalypse sont aussi intemporelles que les propos du Christ après la Cène. Cet agneau qui nous abrite, nous illumine et nous réchauffe représente l'humble douceur de sa bonté. Elle paraît fragile, elle a pourtant vaincu la haine. Elle écrase nos découragements ; elle transperce la mort et traverse toutes nos existences pour nous relier secrètement les uns aux autres.